



**THE AUTOBIOGRAPHY OF MALCOLM X<sup>(1)</sup>  
OU LA GENÈSE D'UN CAUCHEMAR RACIAL**

**B. EVAYOULOU**

*Ecole Normale Supérieure  
Université Marien Ngouabi  
B.P. 69, Brazzaville, Congo*

---

**RESUME**

*Cet article montre l'impact du racisme sur les parents de Malcolm X (Earl et Louise Little), ainsi que sur Malcolm X lui-même, dans une Amérique des années 1920 gangrenée par son hostilité constante aux Africains Américains. En somme, l'étude fait la genèse des difficultés d'intégration dans la société américaine rencontrées par Malcolm X dès son jeune âge, puisqu'il y connut la malveillance de bien des Blancs qui le voyaient non seulement comme un sous-homme, mais surtout comme un animal domestique.*

---

**Mots Clés :** *Racisme ; Hostilité ; Sous-homme ; Africain Américain ; Animal domestique.*

---

(1) X Malcolm with Alex Haley. *The Autobiography of Malcolm X*. New York : Grove

---

**ABSTRACT**

*This article shows the impact of racism on Malcolm X's parents (Earl & Louise Little), and on Malcolm X himself in the United States of the 1920s which were gangrened by its constant hostility to African Americans. In sum, the study draws the reader back to the genesis of Malcolm X's difficulties to integrate the American society in his early childhood, because he was confronted with Whites who not only viewed him as a sub man, but as a pet.*

---

**Key words:** *Racism; Hostility; Sub man; African American; Pet.*

---

Press 1965 (les références à ce livre sont données entre parenthèses dans le texte).

## INTRODUCTION

Le point de départ de cette réflexion est la définition de l'autobiographie formulée par Philippe Lejeune: « *Le texte autobiographique est un récit de vie ou l'histoire d'une personnalité, écrit à la première personne, qui met l'accent sur la genèse psychologique de cette personnalité; dans ce récit il y a identification entre l'auteur, le narrateur et le personnage ; le texte est écrit dans une perspective rétrospective.* » (Lejeune, 1975, 16).

Le temps de vie de Malcolm X est marqué de jalons importants liés au degré de son identification à la communauté africaine américaine et à la façon dont celle-ci se situe dans l'histoire des Etats-Unis. C'est aussi le temps du souvenir, puisque Malcolm X jette un regard rétrospectif sur son passé. En effet, tout récit autobiographique est le produit d'un effort de mémoire, l'effort du narrateur de se rappeler son propre passé. Ainsi, s'agissant des retours en arrière vers l'enfance de Malcolm X, il est facile de voir qu'ils sont insérés dans l'histoire américaine, qu'ils sont toujours en correspondance avec des moments de conflits raciaux, et que le narrateur insère les expériences de jeunesse dans la trame de la rencontre entre le Noir et le Blanc américain. Tous ces motifs concourent à dessiner le rejet, le racisme et l'exploitation qui caractérisent l'expérience du peuple noir sur le sol américain. C'est pourquoi des motifs comme la frustration due à la couleur de la peau et le déni de l'américanité aux Noirs trouvent leur place sous forme de "flash back". Par exemple, la jeunesse de Malcolm X est située dans un espace et dans une époque où les préjugés raciaux étaient bien virulents. Malcolm X se trouva, par le fait même, très tôt averti du gouffre qui séparait les deux races.

Nous étudierons donc *The Autobiography of Malcolm* dans un éclairage qui nous aidera à montrer la relation entre le passé individuel d'un Africain Américain et la mémoire collective du peuple noir sur le sol américain. Nous partirons ainsi de deux principes de base de la théorie de Philippe Lejeune. Le premier principe est celui selon lequel le texte autobiographique met l'accent sur la genèse psychologique du 'je' narrant ; le second souligne le caractère rétrospectif du

texte autobiographique qui met en regard un 'je' narrant adulte et un 'je' narré enfant. Ces deux principes nous permettront d'analyser la genèse de la victimisation de Malcolm X. La théorie de Julia Kristeva selon laquelle l'œuvre autobiographique repose sur un contrat de vérité entre l'écrivain et le lecteur nous permettra de trouver des correspondances entre certaines épisodes de la vie de Malcolm X et l'Histoire américaine.

## I.- LA MORT D'UN NATIONALISTE GÊNANT

L'œuvre autobiographique repose sur un contrat de véracité entre l'écrivain et le lecteur. Mais en raison de la distance entre le temps de l'histoire et le temps du récit, Malcolm X raconte son histoire non pas telle qu'elle a été, mais telle qu'il se la rappelle. Il s'agit donc d'examiner cet effort de mémoire qui met en regard un "je" narrant adulte et un "je" narré enfant qui, même s'ils sont identiques, ne sont pas ressemblants.

Le livre décrit une enfance difficile faite de cauchemars, de pauvreté, de racisme et de deuils. Dans cet effort de mémoire, Malcolm X utilise la datation. Ainsi, par exemple, les premières pages du livre annoncent que l'auteur naquit le 19 mai 1925 à Omaha, Nebraska. C'est le début de l'ordre chronologique propre aux récits autobiographiques ; car selon Lejeune (1975, 199-200), on ne peut raconter une vie autrement que dans son déroulement.

A la naissance de Malcolm X, Earl et Louise Little ont déjà trois enfants, Wilfrid, Hilda et Philbert qu'ils élèvent dans des conditions difficiles. Malcolm est suivi de quatre autres : Réginald, Yvonne, Wesley et Robert. Malcolm naît donc à une époque qui ne fut pas seulement celle de la Renaissance de Harlem, mais aussi celle du "*Back-to-Africa Movement*" dont Marcus Garvey était le leader. Car il ne faut point l'oublier, le père de Malcolm était l'adepte de Marcus Garvey dont il fut le parfait secrétaire dans la propagation de l'idéologie nationaliste. Marcus Garvey croyait si solidement à ce nationalisme noir que ses discours persuadèrent Earl Little que Garvey et Garvey seul, disposait de la réponse à la question de savoir comment rendre aux

descendants d'esclaves africains leur dignité. Marcus Garvey, rebelle au verbe convaincant avait littéralement ensorcelé un Earl Little dont les convictions politiques rejoignaient les siennes : *"He believed, as did Marcus Garvey that freedom, independence, and self-respect could never be achieved by the Negro in America, and that before the Negro should leave America to the white man and return to his African land of origin"*(p. 2). Earl Little parlait de Marcus Garvey comme d'un initiateur. Il était celui qui, assez intimement, lui fit sentir la fierté d'appartenir à la race noire, et qui le conduisit à remettre en cause la société blanche et ses maximes racistes.

C'est à cette époque que le jeune Malcolm fut fasciné par son père. Et il ne faut pas oublier cette phrase, si descriptive de son admiration, de son bonheur et de son orgueil d'être le fils d'un homme que des centaines d'Africains Américains prenaient pour modèle lors des réunions de l'Universal Negro Improvement Association: *"One of the reasons I've always felt that my father favored me was that to the best of my remembrance, it was only me that he sometimes took with him to the Garvey UNIA"* (p. 6). Malcolm se souvient aussi vaguement de son père qui évoquait alors le mythe d'un Adam africain enlevé du jardin d'éden d'Afrique et jeté en Europe. Il se souvient en effet de cet homme qui parlait de l'orage qui devait souffler sur l'Afrique et la libérer (id.). Ces réunions auxquelles il assistait lui donnèrent le sentiment d'un accord profond entre son père et lui. James Stewart souligne d'ailleurs cette influence des idées d'Earl Little sur son fils : *"Malcolm's exposure to the Garvey ideology through his father probably created a subliminal attraction to an African solution to the political-economic problems of African Americans"* (Stewart: 1993, 18). S'il se familiarisa avec le slogan *"Africa for Africans"*, devise scandée à l'envoi pendant ces réunions nocturnes, Malcolm n'en conçut guère une image valable de l'Afrique. L'image que j'avais de l'Afrique, dit-il, était celle des sauvages nus, de cannibales, de singes et de tigres fourmillant dans la jungle (p. 6).

Qu'Earl Little ait dérapé vers les horizons politiques aussi dangereux et aussi différents de ceux où étaient fixés les regards de

la majorité des Africains Américains, et qu'il ait, tout comme Garvey, choisi la voie de la rébellion, témoigne de l'enthousiasme d'un militant sensible aux répressions blanches contre la race noire aux Etats-Unis. Cet enthousiasme lui valut d'ailleurs plusieurs attaques des membres du Ku Klux Klan, telle celle qui eut lieu en 1925, et que Malcolm X rapporte dans ce passage où l'effort de mémoire est mis en évidence :

*When my mother was pregnant with me, she told me later, a party of hooded Ku Klux Kan riders galloped up to our home in Omaha, Nebraska, one night... The Klansmen shouted threats and warnings at her that we had better get out of town because the good Christian white people were not going to stand for my father's spreading trouble among the good Negroes of Omaha with the back-to-Africa preachings of Marcus Garvey* (p. 1).

Lorsque Malcolm X relate cette première rencontre avec le Ku Klux Klan, on comprend que dès sa tendre enfance, il s'établit dans sa conscience une équation composée qui confond l'homme blanc, l'Etat, le christianisme et les organisations terroristes telle que le Ku Klux Klan (Songolo, 1985, 154). Mais cette expérience avec le Ku Klux Klan, ce n'est pas Malcolm qui l'a vécue, mais en la lui racontant, sa mère lui inculque une leçon tirée de la mémoire collective de son peuple. Elle l'initie pour ainsi dire à ses premières notions d'histoire vécue, pour lui signifier qu'une menace permanente planera sur lui, comme elle a toujours plané sur son père. Malcolm pose ainsi la mémoire comme point de départ de l'histoire de sa vie, concrétisant pour ainsi dire le point de vue de Julia Kristeva selon lequel dans l'autobiographie *« il n'y a de monde que celui de la mémoire »* (Kristeva, 1994, 239). On voit ainsi se dérouler, dès les premières pages de cette autobiographie, le temps des conflits raciaux qui se succèdent chronologiquement, le temps des événements historiques qui étaient en d'autres termes, des événements quotidiens à cette époque de l'histoire américaine. Ici le regard sur soi est évident, et la narration commence par une douleur passée du peuple noir sur le sol américain : la présence du Ku Klux Klan.

Etant donné que l'œuvre autobiographique se base sur un contrat de véracité entre l'écrivain et le lecteur, il est intéressant de savoir si historiquement pareilles attaques eurent lieu dans le Nord pendant les années 1920. Evitons en effet le contresens que l'on commet encore souvent ; le Ku Klux Klan ne sévissait pas seulement dans le Sud. Bien au contraire, le Nord et l'Ouest des Etats-Unis avaient aussi d'importants réseaux du Ku Klux Klan comme l'affirme William Strickland: "*During this period, the Klan had millions of members not only in the South but in New England: Oregon, Indiana, Michigan and other northern, and midwestern states*" (Strickland, 1994, 11). Il indique d'ailleurs qu'au moment où Earl Little prêchait les idées de Marcus Garvey, l'Etat du Michigan où habitaient les Little comptait environ 700.000 membres du Klan. Louis Decaro écrit à propos de cette attaque que Wilfrid, le propre frère de Malcolm X se souvint de cette même nuit où il dû s'agripper tout comme sa sœur Hilda, à la jupe de sa mère pendant que les fenêtres de leur maison se brisaient et que parvenaient à leurs oreilles les menaces et les cris des membres du Klan (Decaro, 1996, 433).

La conséquence de ces attaques racistes fut qu'en 1925, immédiatement après la naissance de Malcolm Little, les Little quittèrent Omaha et s'installèrent à Milwaukee. Mais ce ne fut pas pour longtemps, car en 1927 ils déménagèrent de nouveau et s'installèrent à Lansing, Michigan où Earl Little acheta une autre maison. C'est à cette maison qu'il faut rapporter les premiers souvenirs douloureux de l'enfance de Malcolm, puisque, une nuit de novembre 1929, les membres de la Légion Noire (une variante locale du Ku Klux Klan ainsi dénommée parce que ses partisans portent des robes noires plutôt que blanches comme le Ku Klux Klan) mirent le feu à la nouvelle maison des Little. Le jeune enfant de quatre ans ne tarda donc pas à vivre une expérience semblable à celle que lui a racontée sa mère, et bien que très jeune le trouble fut profond :

*I remember being suddenly snatched awake into a frightening confusion of pistol shots and shouting and smoke and flames... Our home was burning down around us. We were lunging and bumping and tumbling all over each other trying to escape* (p. 3).

On peut se demander au nom de quoi ces organisations racistes perpétrent ces actes criminels. La réponse est sans doute dans le texte : au nom "des braves chrétiens blancs", mais aussi au nom de l'Etat, puisque les autorités cautionnent ces actes en refusant de les punir. Dans l'esprit du narrateur, en effet, la complicité de l'Etat dans ces actes terroristes perpétrés par des chrétiens blancs ne fait pas de doute. Cette perception se confirme d'ailleurs avec l'assassinat de quatre de ses oncles paternels tués par les Blancs, dont un par la police et un autre par lynchage.

Le caractère rétrospectif du discours autobiographique dont parle Lejeune (1975, 16) est mis en évidence dans cette mise en texte des douleurs passées de la famille de Malcolm. Ici l'effort de Malcolm X est non seulement de se rappeler de son propre passé, mais de souligner la nature des conflits raciaux qui étaient, dans les années 1920, des événements quotidiens. Il y a en effet une réalité historique sous-jacente à ces scènes de violence. Wolfeinstein indique par exemple que pareils incendies étaient courants et faisaient partie de l'état d'esprit raciste qui régnait dans une Amérique plutôt complaisante vis-à-vis du Ku Klux Klan et de la Légion Noire qui étaient aussi racistes que l'Amérique blanche elle-même (Wolfeinstein, 1981, 48).

Le Révérend Earl Little lui-même mourut par violence. Cette mort fut interprétée de façons diverses : par accident selon les autorités locales, par violence raciale des policiers blancs selon les Noirs de Lansing. Il y a probablement une part de vérité dans cette dernière version. Il est bien certain que les activités nationalistes d'Earl Little l'avaient placé dans une insécurité manifeste. Pour Malcolm X, l'idée d'un complot organisé par les autorités blanches locales constitue la plus plausible des explications: "*Negroes in Lansing have always whispered that he was attached, and then laid across some tracks for a street car to run over him. His body was cut almost in half*" (p. 10).

Que le révérend Earl Little ait péri victime du système impitoyable contre lequel Marcus Garvey l'avait irrévérablement tourné, cela ne fait guère de doute pour Malcolm X et c'est peut être le jour où il connut et comprit les causes de la mort de son père que Malcolm X bâtit tout un immense rêve de similitude et

définit sa propre destinée par rapport à celle de son père: *"My father was finally himself to die by the white man 's hands. It has always been my belief that I, too, will die by violence"* (p. 2). La mort d'Earl Little eut des conséquences néfastes sur tous les Little. D'abord Louise Little, bafouée et psychologiquement détruite par le système américain. Puis, Malcolm X pour qui la mort du père et le déséquilibre familial marquent le début d'une série de cauchemars liés à son statut de citoyen américain de seconde zone.

## II.- LOUISE LITTLE, UNE FEMME DÉTRUITE PAR LE SYSTÈME AMÉRICAIN

Avec la mort brutale d'Earl Little, c'est tout un univers familial qui s'effondre. D'abord, les enfants sont éparpillés dans différents foyers d'accueil. Puis Malcolm envoyé chez les Gohanna, une famille noire américaine. Enfin, Louise Little, cette veuve de trente-quatre ans, giflée par la vie, et que la mort de l'époux n'a pu que laisser plus démunie financièrement, est réduite au désespoir. En effet, cet après décès d'Earl Little est amorcé par Louise dans la plus étouffante, la plus asphyxiante des atmosphères. C'est une atmosphère marquée par l'angoisse et l'extrême abandon de huit enfants dans une voie sans issue. Singulière vie donc, chargée de chaînes et marquée par la terreur des agents de l'assistance publique américaine. Cette terreur est avant tout orientée vers la destruction psychologique de Louise dont le moral se met à s'émietter comme un dessin sous la gomme. Derrière cette volonté de détruire psychologiquement Louise, il y a un autre désir plus raciste, celui de parcelliser la famille d'Earl Little. C'est l'époque d'une effroyable famine où Louise concentre tous ses efforts sur l'exercice de menus emplois pour nourrir ses enfants. Ce traumatisme, comment le guérir ? C'est un cancer généralisé, car l'infection psychologique est partout. Contre ce vent mauvais qui souffle sur les Little, l'Assistance Publique ne manifeste aucune volonté d'action salvatrice. Sans doute, y a-t-il des chèques sporadiques, mais leurs montants sont dérisoires pour couvrir les besoins d'une famille de neuf personnes.

Que les agents de l'Assistance Publique aient contribué à la destruction de la famille Little, on ne peut le contester. Car ils observent à l'égard de Louise une attitude d'autant plus négative qu'ils contribuent à donner une dimension plus tragique à la situation désastreuse dans laquelle le sort l'a jetée. La profondeur de la crise relationnelle entre les agents de l'Assistance Publique et les Little est indiquée, entre autres, par cette phrase : *"They acted as if they owned us, as if we were their private property"* (p. 13). Si la peau presque blanche de Louise la fait passer inaperçue et lui permet d'occuper de menus emplois chez les Blancs, c'est toujours pour un temps très limité, car elle est expulsée chaque fois que se démasque sa vraie nature. L'autobiographie de Malcolm X renvoie ainsi à ces moments des douleurs passées de l'auteur : *"I remembered how she used to come home crying, but trying to hide it, because she had lost a job that she needed so much"* (p. 12).

Pour cette femme qu'assaillent les soucis en tout genre, rien ne se passera jamais comme avant. Pendant de longs mois, on la vit plus déséquilibrée psychologiquement. On lisait en elle des signes très perceptibles d'un trouble profond. C'est l'époque où elle commença à monologuer. Elle parlait, debout, dressée au milieu de la maison, son corps s'appuyait de temps en temps sur une table ou contre un mur. Son visage creusé et ses yeux enfoncés cherchaient continuellement un sauveur ; ses bras embrassaient l'espace. De ces monologues émergeaient les signes d'un mauvais état psychologique évident. Elle se comportait souvent envers ses enfants d'une manière difficile, tantôt maladroitement familière, tantôt au contraire défiante et rebelle, signe d'une aggravation profonde de son état de santé : *"It was the beginning of the end of reality for my mother. When she began to sit around and walk around talking to herself"* (p. 18). On ne saurait rapporter ici les soucis de toute nature qui pesèrent sur Louise Little dont les enfants commençaient à désertier la maison familiale pour aller chercher quelque chose à manger. Il y avait là, assurément, toute une convergence de circonstances qui firent éclater l'esprit de Louise dont les monologues devinrent de plus en plus incontrôlés. Bientôt ce déséquilibre psychologique la laissa indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle. L'angoisse qu'elle

éprouvait devant la perte de ses facultés mentales reflétait la conviction qu'elle avait désormais de ne plus pouvoir faire face à ses obligations familiales, de se heurter à une impasse absolue: "*As my mother talked to herself more and more, she gradually became less responsive to us. And less responsible. The house became less tidy. We began to be more unkempt...*" (p. 19). Le ver est donc dans le fruit, et les institutions américaines trouvent là la raison de détruire la famille Little. En effet, profitant de la perte de conscience de Louise, les agents de l'Assistance Publique éparpillent les enfants. Aucun d'eux n'échappe à la sphère de celle-ci, car ils sont tous pris dans cet engrenage de gré ou de force. Parlant de cette destruction de sa cellule familiale, Malcolm X exprime plutôt son amertume: "*I truly believed that if ever a State Social Agency destroyed a family, it destroyed ours*" (p. 21).

Comme on le voit, chaque étape de l'itinéraire de Malcolm X établit le rapport entre sa famille et la société américaine. Ainsi, ces thèses de rejet du Noir par le Blanc, la problématique de la démocratie américaine, la prise de conscience sur le racisme sont des idées vivantes et centrales dans l'autobiographie de Malcolm X. Incapable de supporter le poids du racisme, du rejet et de l'abandon, Louise Little sombra peu à peu dans une dépression qui la mena à l'hôpital psychiatrique de l'Etat du Michigan, à Kalamazoo, où elle séjourna pendant vingt six longues années avant d'en sortir, grâce à l'initiative de Malcolm X, alors devenu pasteur musulman (Kerjean, 1997, 148).

Quelle est donc la nature de cette destruction de la famille d'Earl Little ? Qu'est-ce qui pousse Malcolm X à y insister ? Il s'agit en même temps de montrer la haine que l'homme blanc a pour l'homme noir, et de dire les martyres dont les Africains Américains sont victimes. On comprend qu'il s'agit pour le narrateur d'expliquer la genèse de sa propre victimisation et de son incapacité à intégrer la société américaine. C'est une façon de présenter le contexte sociohistorique du pays dans lequel il vit le jour. On peut dire que Malcolm laisse entendre une plainte, une douleur générée par le racisme.

En définitive, c'est sur Louise Little que se concentrent la haine des Blancs, leurs instincts punitifs de répression qui sont en fin

de compte rassemblés contre un seul homme, un indésirable, un imprudent, un dissident comme Earl Little qui a un peu trop crié sur les toits son horreur du système raciste américain. Cette machine à broyer les Noirs faite de bons citoyens blancs et d'hommes influents s'est bien mise en branle contre le Révérend Earl Little, son épouse et ses enfants. L'un des fils conducteurs de *The Autobiography*, c'est sans doute l'impact de la mort d'Earl Little sur Malcolm. A propos de cet enfant dépareillé par l'assassinat de son père, les agents de l'Assistance Publique vont plus loin dans leur entreprise de dissolution. Car on le voit amorcer le mouvement de rupture avec la société américaine et aller de frustrations en frustrations comme le montre l'analyse qui suit.

### III.- L'IMPOSSIBLE INTÉGRATION DANS LA SOCIÉTÉ AMERICAINE

Lorsque survient la mort d'Earl Little, Malcolm est âgé de six ans. A cause de la misère qui gangrène sa famille, il prend le large, fuyant la maison conjugale. A quoi rapporter cette fuite ? A l'exaspération, à l'aversion croissante pour une mère devenue incapable de nourrir ses enfants. Quel étrange, quel instable, quel misérable garçon que ce Malcolm Little cherchant en vain un soutien. Les visites intempestives chez certaines familles d'amis noirs illustrent le désarroi de cet enfant: "*I began to drop in about dinner time at the home of some families that we know*" (p. 24). En fait, personne ne s'occupe de Malcolm qui connaît une existence désordonnée et errante. Il faut d'ailleurs y voir l'amorce d'une déviance morale du type de celle que décrit cette phrase: "*The more I began to stay away from home and visit people and steal from the stores, the more aggressive I became in my inclinations*" (p. 15). En fait il s'agit d'une occupation de la conscience par le vice, et Malcolm explique cette agressivité de son comportement par la mort de son père.

Dans ce vent mauvais qui souffle sur les Little, Malcolm a le bonheur d'être accueilli chez les Gohanna, une famille noire où il trouve momentanément un foyer, une famille, et la possibilité d'aller à l'école. Mais il ne tarde pas à manifester son indiscipline et son agressivité devant ses maîtres d'école.

Ainsi à l'âge de treize ans, Malcolm est envoyé dans un centre de détention pour enfants à Mason, Michigan où il est pris en charge par les Swirlin, un couple de Blancs. Les Swirlin sont des gens remarquablement bons qui le traitent avec beaucoup de sympathie. En effet, ces Blancs semblent avoir eu à coeur d'être les médecins de l'esprit du jeune noir, de le soigner moralement, anticipant en cela, souvent avec beaucoup de rigueur sur les règles les plus élémentaires du savoir vivre. De toutes façons, et sans doute en fonction de cette attention particulière que les Swirlin lui accordent, Malcolm supporte mieux qu'auparavant les limites qu'ils imposent à ses activités. Il se remémore ces moments de bonheur passés aux côtés de ces Blancs :

*They liked me right away, too. Mrs Swirlin showed me to my room - the first in my life. It was in one of those huge dormitories - like buildings where kids in detention were kept in those days - and still are in most places. I discovered next, with surprise that I was allowed to eat with the Swirlin. It was the first time I'd eaten with white people at least with grown up people (p. 26).*

Malcolm donne ici une vision positive des relations raciales entre Noirs et Blancs Américains et laisse entendre que tous les Blancs ne sont pas méchants. Cette époque où nous nous trouvons ramenés est celle d'une rencontre directe avec le monde blanc qu'il percevait comme au travers d'un miroir. Pour Malcolm c'est exactement ceci : il s'embarque sur les flots d'une nouvelle vie, d'une transition. Mais transition vers quoi ? Vers un monde blanc constant dans son hostilité aux Noirs. Car le jeune Noir découvre que malgré tout, les Swirlin le considèrent avant tout comme "un animal domestique" (p. 26). Chez Malcolm c'est donc déjà l'irruption de ce que WEB Du Bois appelle métaphoriquement le "voile" qui sépare le monde noir du monde blanc (Du Bois, 1969, 45). Malcolm sent en effet qu'il est différent des Blancs ou peut-être semblable à eux par le cœur, la vie, les aspirations, mais séparé de leur univers par un voile immense ou plutôt par une barrière. Ce voile ou cette barrière, c'est à l'école de Mason, Michigan que Malcolm le perçoit clairement. Il le dit, c'est dans cette école où les professeurs sont tous blancs qu'il se voit cet élève ridiculisé dont il se souvient avec

amertume: "*Whenever I showed my face, the audiences in the gymnasium niggered and cooned me to death*" (p. 29). Confronté à cette réalité raciale et sentant à vrai dire cette tristesse d'être noir, Malcolm s'invente un monde à lui dans lequel il s'isole ; ce qui est peut-être sa façon d'être en dehors des railleries. On peut par exemple mesurer cette frustration et cet isolement lors des surprises parties de l'école, puisque Malcolm parle d'une "barrière physique" (p. 30) entre lui et les filles blanches. Sur cette question, la pensée de Malcolm X est proche de celle de WEB Du Bois qui parle d'un "voile de séparation physique" (Du Bois, 45) entre les Noirs et les Blancs Américains. Comme WEB Du Bois, Malcolm sent chaque fois le désir de déchirer ce voile, de passer à travers et de se retrouver de l'autre côté, c'est-à-dire dans ce que WEB Du Bois appelle "*le monde sans voile*" (WEB Du Bois, 51). Mais chaque fois, cela était impossible à cause du poids qu'exerçait le racisme sur lui.

Ainsi, à cette période trouble de sa vie, Malcolm est brûlé de mille feux du désir non pas d'être lui-même, mais de "ressembler à l'homme blanc" (p. 31). Il présente ainsi une vision négative de l'homme noir par lui-même, résultat de ce que WEB Du Bois appelle le "complexe d'infériorité" que l'homme blanc a inculqué à l'homme noir (WEB Du Bois, 45). Si Malcolm tente de ressembler à ses railleurs blancs en décrêpant les cheveux, c'est pour déchirer le voile et passer de l'autre côté. Il devient ainsi le prototype d'une certaine catégorie de jeunes Africains Américains qui incarnaient à cette époque toute une aliénation culturelle, une manière d'être qu'attestent les cheveux décrêpés ou le "conk". Pour Malcolm, se décrêper les cheveux signifie déchirer le voile et entrer dans la société américaine. Avoir le "conk" c'est aussi appartenir à un monde particulier. Dans ce sens, le "conk" est le symbole d'un certain statut. Malcolm incarne donc tout ce que les jeunes Africains Américains sont : les victimes exemplaires, les humiliés types, les gens frustrés par excellence. Pour Ella, la sœur de Malcolm X, le "conk" est la négation absurde de l'identité noire (p. 55). Mais le jeune homme a beau se décrêper les cheveux, il a beau "blanchir" la peau, rien ne lui permet de percer le voile. Car ni les élèves, ni les professeurs de l'école de Mason ne favorisent son intégration dans la société

américaine. Bien au contraire, c'est auprès de ses professeurs qu'il connaît les moments les plus difficiles de sa vie. L'un de ses professeurs, entre autres, lui paraît particulièrement méchant. Il s'agit de Mr Williams, professeur d'histoire. Malcolm revient de temps en temps sur la haine qu'éprouvait ce professeur pour lui et pour tous les Noirs :

*I remember, we came to the text book section on negro history. It was exactly one paragraph long. Mr Williams laughed through it practically in a single breath, reading it aloud how the negroes had been slaves and then were freed, and how they were usually lazy and dumb and shiftless (p. 29)*

Pour Malcolm, ce professeur est l'incarnation même du racisme blanc. C'est pourquoi il commence à le détester au point de ne plus assister aux cours d'histoire. Et puis, il y a ses rapports avec Mr Ostrowski, professeur d'anglais. Au début des cours de ce professeur, Malcolm croit encore qu'il y a des Blancs qui peuvent aimer les Noirs, puisque Ostrowski tente courageusement de l'accepter, jusqu'au jour où il demanda à chaque élève ce qu'il souhaitait faire après ses études. Bien entendu, chaque élève blanc annonça ses ambitions futures sans problème. A son tour, Malcolm, le seul élève noir de la classe, émit le souhait de devenir avocat. Malcolm se souvient que le professeur blanc accepta et encouragea les vœux de tous les élèves, et qu'à lui seul, il requit de renoncer à son rêve de devenir avocat et de penser plutôt au métier de charpentier. Il lui expliqua que vouloir être avocat n'était pas un but réaliste pour un nègre (p. 36). Même si Wolfenstein (1981, 15) pense que ce conseil était réaliste à cette époque où il n'y avait que 1052 avocats noirs dans tout le pays contre 20.798 charpentiers noirs, ces propos d'Ostrowski sont pour Malcolm une permanente source de frustration. Cette frustration est d'autant plus profonde qu'il commence à se décourager, à perdre son ardeur scolaire et à se taire pendant les cours d'anglais. C'est à partir de ce moment, dit-il, que "*j'ai changé en mon fort intérieur*" (p. 46).

En fait, par ce discours discriminatoire, Ostrowski exclut Malcolm de la société

américaine en confirmant le stéréotype selon lequel le Noir n'est bon qu'à faire les métiers de la main. Le jeune Africain Américain est alors convaincu que, quelque soient ses facultés intellectuelles (il était parmi les élèves les plus méritants de sa classe), l'instruction ne lui ouvrira jamais les mêmes portes qu'à ses camarades blancs. Malcolm parvient ici à donner une image négative de la société américaine en mettant en exergue les conflits résultant de la cohabitation du Noir avec le Blanc. Quand il décrit ses professeurs blancs sous des dehors plutôt négatifs, Malcolm veut montrer l'aspect misérable de ce que fut l'existence des enfants noirs dans les écoles américaines pendant les années 1940. C'est à ce point que l'école devient synonyme dans son esprit d'une oppression de tous les instants contre lui-même et par extension, contre tous les enfants africains américains. Dans ce sens, l'autobiographie de Malcolm X rassemble en elle quelques traits fondamentaux de l'autobiographie ethnique telle qu'elle est décrite par Cazemajou et Martin (1981), c'est-à-dire la contestation de l'ordre anglo-saxon et l'impossible fusion dans la société américaine. D'ailleurs, Theresa Perry (1996, 4) voit dans cette situation de Malcolm un dilemme auquel faisaient face la plupart des élèves africains américains, en particulier dans le nord des Etats-Unis, dans la période qui précéda la lutte pour les droits civiques. Le point de vue de Perry est d'autant plus judicieux que Maya Angelou qui a été elle aussi élevée dans une communauté noire séparée raconte que son professeur chargé de distribuer les prix de fin d'année ne loua que les mérites sportifs des élèves noirs : "*We were maids and farmers, handymen, and washermen, and anything higher that we aspired to was farcical and presumptuous*" (Angelou, 1969, 152). Ce qui laisse entendre que pour ce professeur blanc les qualités intellectuelles des élèves noirs ne sont pas dignes d'intérêt. Comme Malcolm dont le seul choix est porté arbitrairement sur le métier de charpentier, Maya Angelou critique les lois d'un système éducatif dans lequel le Noir est réduit à des métiers manuels. C'est sous la plume de Theresa Perry que nous trouvons l'illustration de ce dilemme de la réussite, de ce système éducatif arbitraire dont sont victimes les Africains Américains :

*The African American intellectual tradition is replete with the testimonies of*



*individuals who have grappled with the dilemma of reconciling one's dual socio political identities as an American and African American; as a member of the society and an outsider; as a citizen, but without the rights and privileges of full citizenship* (Perry, 1996, 13).

Comme on peut le constater, Malcolm est rejeté par le système éducatif américain. C'est ainsi qu'il prend conscience de sa différence et se met à la cultiver, jusqu'au jour où il lui vint l'idée de quitter l'école de Mason pour se rendre à Boston chez sa demi-sœur Ella. Malcolm prend alors congé de Lansing, cette ville qui l'étouffait. Ce qu'il quitte là, Lansing et ses pratiques racistes, la "reform school" de Mason et ses méthodes inhumaines, il ne peut encore savoir que c'est le point de départ de toute une destinée. Peut-être est-il déjà vaguement conscient qu'il va à Boston à la recherche d'un monde meilleur. Ce départ, c'est la manifestation d'un refus et la fuite du racisme. Mais cette ville de Boston que Malcolm se hâte de rejoindre est-elle la meilleure des mondes où il trouvera l'égalité des races qu'il recherche ? Ce départ est peut-être aussi le début d'une déchéance morale, car il est de ceux qui partent pour partir, poussé par cette volonté de fuir hors du temps et de l'espace sans savoir que la société américaine est partout constante dans son hostilité aux Noirs. Pour Peter Skutcher et David Gallen (1992, 90), le conseil que donna Ostrowski à Malcolm fut l'événement qui précipita le jeune noir dans les rues de Boston où il s'initia à la drogue et au plaisir des sens. Dans un article intitulé "*Le pouvoir de destruction de la*

*ville dans l'autobiographie de Malcolm X*" (Evayoulou, 2002), nous avons également montré que Boston et Harlem furent, dans la vie de Malcolm X, des villes destructrices où il s'initia aux drogues, à l'alcool, à l'escroquerie et aux vols, qui l'entraînèrent en prison où il finit par être sauvé en se convertissant à l'Islam.

## CONCLUSION

Notre étude a montré qu'il y a dans l'autobiographie de Malcolm X un effort constant de remémorer à la fois le passé individuel et le passé collectif. Ce retour vers le passé est un appel à la prise de conscience sur les martyres des Africains Américains. Il se résume en une seule expression dont l'œuvre tout entière est l'explication, la définition sans cesse reprise et approfondie : le désir d'être accepté comme Américain ; mais le désir aussi de révéler le racisme blanc et ses multiples conséquences sur les Africains Américains. La victimisation du peuple africain américain est un élément fort qui attache Malcolm X à l'expérience de sa propre famille, qui apparaît comme le symbole de celles d'autres familles noires qui, comme la sienne, furent détruites par le système américain. Dans ce sens, Malcolm X est un vaincu, une victime exemplaire dont la destinée se confond avec celles de ses frères et sœurs de race qui, eux aussi, ont été détruits par le racisme américain. C'est là, justement que s'établit la correspondance entre les épisodes de vie de Malcolm X et l'expérience du peuple noir sur le sol américain ou l'Histoire américaine tout court.

## BIBLIOGRAPHIE

1. Angelou Maya, 1969. *I Know Why the Caged Bird Sings*. New York: Bontam Books.
2. Cazemajou, Jean et Martin Jean Pierre, 1983. *La crise du melting pot. Ethnicité et identité aux Etats-Unis de Kennedy à Reagan*. Paris: Aubier.
3. Decaro, Louis A., 1996. *On the Side of My People: A Religious Life of Malcolm X* New York: New York University Press.
4. Du Bois, WEB (1905), 1969. *The Souls of Black Folk*. New York: New American Library.
5. Evayoulou, Benjamin, 2002. "Le pouvoir de destruction de la ville dans *The Autobiography of Malcolm X*". *Bridges*; 9 & 10: 2002,147-157
6. Gallen, David and Skutches Peter, 1992. *Remembering Malcolm: The Story of Malcolm X from Inside the Muslim Mosque by His Assistant Minister Benjamin Karim*. New York: Carroll & Gray.
7. Kerjean, Aline, 1997. "Comprendre Malcolm X: Etude de l'homme et de ses idées". Thèse de Doctorat, Université Paris 7.
8. Kristeva, Julia, 1994. *Le temps sensible : Proust et l'expérience littéraire*. Paris : Gallimard.
9. Lejeune, Philippe, 1975. *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
10. Perry, Theresa, 1996. *Teaching Malcolm X*. New York: Routledge.

11. Songolo, Aliko, 1985. "La religion et l'état selon l'autobiographie de Malcolm X": *La religion et l'Etat aux USA*. Colloque sur les études américaines, Dakar, pp. 161-168.
12. Stewart, James B., 1993. "Malcolm X and the Economic Salvation of Black American". *The Western Journal of Black Studies*; XVII: 27-34
13. Strickland, William, 1994. *Malcolm: Make It Plain*. New York: Viking.
14. Wolfeinsten, E. Victor, 1981. *The Victims of Democracy: Malcolm X and the Black Revolution*. Berkeley: University of California Press.